

AVANT-PROPOS

Emmanuel BLUTEAU et François OUELLET

Vingt ans de vie littéraire : c'est très peu, trop peu. Surtout quand on sait le temps nécessaire pour apprendre à devenir un homme. Mais Jean Prévost ne perd pas de temps, car il a très tôt le souci extrême de son propre développement intellectuel au sein d'une Europe qui se cherche durant l'entre-deux-guerres et que, ayant tous les talents, il est armé pour la vie, même s'il doit la perdre prématurément. Si *Dix-huitième année*, à l'époque d'Alain et du lycée Henri-IV, ouvre sur tout un monde, que l'écrivain, orgueilleux et « volontaire », va empoigner avec sa rage de vivre, ce monde se referme le 1^{er} août 1944, alors que Prévost, quarante-trois ans, est abattu par les Allemands à Sassenage. Dans le maquis du Vercors, un volume de la Pléiade occupe une de ses poches. *Les Essais* de Montaigne font contrepoids au Colt 45 du capitaine Goderville. Le pugiliste qu'il fut ne cède sur rien. La culture doit être défendue contre la barbarie, au même titre que la liberté, les armes à la main. Fût-ce au prix de sa vie.

Au maquis, lors des bivouacs, Prévost s'isole. Il sort sa machine portative. Son sujet ? Baudelaire. Il veut rédiger, avec une passion égale à sa détermination de combattant, un *Essai sur l'inspiration et la création poétiques*, que son ami Pierre Bost éditera quelques années plus tard. Car si le milieu littéraire lâchera Prévost après sa mort, lui ne lâche jamais la littérature. La guerre ressort alors de la péripiétie avec laquelle il faut composer. En 1943, il réunit et dirige, pour la revue *Confluences* de René Tavernier, une soixantaine d'études autour des « problèmes du roman ». Prévost y prend la plus grande part : il traite du roman moderne, célébrant les quarante années les plus glorieuses du roman français (1830-1870) ; il écrit sur Roger Martin du Gard, André Chamson, Jean Giono, Valéry Larbaud. Il écrit et pense à la littérature avec la fougue qui lui a fait prendre les armes, il se livre et se donne à ses idées et convictions avec le sens très clair du devoir et de cette mesure qui est celle de l'apprentissage. Écrivain et résistant : Jean Prévost tel

qu'en lui-même. La continuité et l'aboutissement d'une existence choisie sous le signe d'un « progrès » constant sur lui-même et dans son art.

Entre un premier article publié dans *La Nouvelle Revue française* en 1924 – intitulé « Journée du pugiliste » (tout un programme!) – et la soutenance de sa thèse sur Stendhal en 1942 (*La Création chez Stendhal. Essai sur le métier d'écrire et la psychologie de l'écrivain*), Prévost s'est dépensé sans compter, écrivant des essais, des romans, des préfaces, des articles et des conférences. Prévost aimait réfléchir, étudier, comprendre, résoudre. Bien penser était pour lui un métier, voire une vocation. « Prévost le multiple », écrivait justement Pierre Bost, le compagnon de toujours. Il était doué pour tout. Son œuvre prolifique déroute. Elle a pu même brouiller les cartes. Rangé abusivement parmi les polygraphes, le normalien – tête bien faite et bien pleine – était curieux de tout avec un goût encyclopédique. Avec une précieuse alliée, sa mémoire. Combinée à son intelligence, Prévost disposait des qualités primordiales pour devenir quelqu'un dans le monde des lettres. Et y briller.

Prévost entre dans la « carrière » des lettres à l'âge de 23 ans par la grande porte, celle de *La Nouvelle Revue française*. Avec une série de 282 textes, interrompue en 1939, il fut l'un de ces normaliens « généralistes », capables d'intervenir dans de nombreux domaines (art, philosophie théâtre, cinéma, architecture, littérature, histoire) avec aisance, acuité et compétence. Il investit le domaine de la critique en rédigeant de longues études pénétrantes sur Valéry, Pascal, Jules Romains, Claudel, Giraudoux, Gobineau, Duhamel, Maurois, Nietzsche ou Thibaudet... Dans ses notes de lectures variées, il se montre attentif vis-à-vis des œuvres d'auteurs en devenir : Decour, Saint-Exupéry, Soupault, Zweig, Dabit, Aymé, sans oublier de se réserver la rédaction des notes des ouvrages de son maître Alain et celles sur et autour de Stendhal. Archétype de « l'écrivain de revue » à *La Nouvelle Revue française*, Prévost demeure estampillé comme auteur Gallimard, chez qui sortent vingt titres.

La volonté de progresser l'habite dans ce « métier d'écrire » choisi, où il souhaite « briller » comme il y a été habitué lors de son parcours scolaire, franchissant tous les obstacles de la méritocratie de la III^e République pour intégrer Normale sup. Prévost possède une très haute idée de la littérature sans la sacraliser et l'envisage humblement comme un artisanat auquel on s'adonne pour produire des chefs-d'œuvre. « Agir par affection et penser pour agir » ; « L'amour pour principe, l'ordre pour base, le progrès pour but¹ » : des phrases à valeur de véritable programme et de principes de vie.

1. PRÉVOST J., *Journal de travail IV, 25 août 1939-10 octobre 1942*, inédit. Note à la date du 17 juin 1942.

Il s'y exerce en occupant la fonction de secrétaire de rédaction, un poste clé, où tout lui passe entre les mains et rien ne paraît sans son *imprimatur*, dans deux revues qui « comptent », rivales et concurrentes de *La Nouvelle Revue française*. Il seconde Adrienne Monnier au *Navire d'Argent* pour se placer au carrefour de la modernité littéraire et lui donner voix au chapitre. Tous deux façonnent des sommaires éblouissants avec la publication de textes de débutants désormais mondialement connus : Saint-Exupéry, Hemingway, Joyce, Gomez de la Serna, Italo Svevo, T. S. Eliot, Walt Whitman, Rilke, D. H. Lawrence, Yeats, en tentant d'élaborer « l'esprit de la rue de l'Odéon ».

Appelé à *Europe* par Albert Crémieux qui souhaite le voir prendre une part active à sa direction intellectuelle, il est choisi pour ses opinions pacifistes, ses capacités éditoriales, et « recruter » des auteurs de sa génération. Venu pour « muscler » la revue, son passage au secrétariat de rédaction se traduit par la publication d'une quarantaine d'articles. Il travaille en même temps pour les éditions Rieder, maison-mère d'*Europe*.

Dans son œuvre littéraire, à la même époque, Prévost débute en tant qu'essayiste avec des textes sur le corps humain : *Plaisirs des sports* ; il poursuit sa progression avec des essais intimes – *Tentative de la solitude*, *Brûlures de la prière* et *Essai sur l'introspection* – à peine romancés, études de « cas-limites de l'esprit » consacrés à la poursuite d'un absolu intellectuel dans lesquels apparaît un auteur torturé, concevant son œuvre comme recherche, à la poursuite de son « moi » profond et essayant de donner un sens à son existence.

Prévost utilise différents genres d'essais pour mener le lecteur à découvrir l'œuvre. Il se sert de l'analyse pour *La Pensée de Paul Valéry* ; de la biographie pour *La Vie de Montaigne* et *Eiffel* ; de l'autobiographie pour *Dix-huitième année* ; d'une étude, ébauche de sa future thèse avec *Le Chemin de Stendhal* ; d'une approche « chaplinesque » pour l'art du muet au cinéma avec *Polymnie et les arts mimiques*. En cinq ans, il investit et se fait un nom dans le milieu littéraire germanopratin : il faudra compter avec lui durant cet entre-deux-guerres.

Cette soif insatiable de connaissances, cette volonté d'appréhender la pensée, de comprendre les grands esprits, ce désir de transmettre forment la première étape d'une volonté de progrès, similaire à la « volonté de puissance » de Nietzsche. Elle apparaît, dans la continuité du khâgneux et du normalien, comme autant d'étapes nécessaires pour poursuivre son instruction (et son intrusion) dans l'immense domaine qu'est le savoir.

André Beucler, son ami, souligne : « Journaliste, romancier, chroniqueur, auteur d'essais, économiste et peut-être demain dramaturge, Jean Prévost, qui ne regarde pas à la dépense de soi-même, car il en a les moyens, a toujours été

l'homme du cumul et des prouesses². » Prévoist ne fait pas mentir cette observation au début des années 1930. Un intense moment de journalisme le mobilise de 1929 à 1934. Il délaisse les revues pour lettrés, se tourne vers les titres de la grande presse, afin de mesurer l'évolution d'un monde en pleine mutation à la suite de la crise de 1929. Avec la folle ambition d'influer sur le cours des choses. Progresser demande parfois de changer d'échelle. L'époque s'y prête. Il veut en être et va montrer qu'il est « un homme auquel les lettres ne suffisent pas ». Il investit les colonnes de *L'Intransigeant*, celle de l'hebdomadaire *Pamphlet*, pour essayer de comprendre son époque en pratiquant un journalisme de combat, exigeant, critique et sans idéologie, sans aliéner sa liberté de penser et son amour de la République. La charnière des événements de février 1934 l'oblige à reconsidérer sa position et à constater les limites de l'engagement. Avec la montée des périls, la position passive du témoin – même s'il peut s'exprimer – s'apparente davantage à de la vocifération, sans prise directe sur les événements. Moins de politique, plus de littérature, avec un rythme de production de textes plus lent et des parutions intermittentes : l'expérience l'a mûri. Il peut se consacrer à la fiction. Il propose de créer un idéal d'homme de l'avenir, assez individualiste, affranchi par la culture, le sport et le progrès, une sorte de *gentleman prolétaire* libéré des routines périmées et du goût mesquin.

Paraissent entre 1930 et 1937 quatre romans – *Les Frères Bouquinquant*, *Rachel*, *Le Sel sur la plaie* et *La Chasse du matin* – et un recueil de nouvelles, *Lucie Paulette*. Ces ouvrages témoignent d'une empreinte stendhalienne à laquelle Prévoist a du mal à échapper : Stendhal est l'auteur qui a le plus compté pour lui. Il l'étudie toute sa vie durant, écrit une thèse (qui fait toujours autorité) pour percer les secrets de la création et le métier d'écrire chez Henri Beyle, qui lui montre la voie pour progresser : scruter et analyser, n'est-ce pas s'imprégner ?

Avec sa puissance de travail au service de sa détermination, il se passionne, défriche, assimile l'objet de sa curiosité et passe à autre chose. Il n'est pas versatile, simplement boulimique et considère qu'il faut se dépasser, voire se surpasser : « Le jour où, en revoyant mes carnets et mes cahiers de quatorze à vingt ans, j'ai reconnu que je n'avais pas été précoce, que je pourrais progresser encore, a été l'un des plus joyeux de ma vie. Partout en effet, c'est par des débuts très lents que je suis arrivé à la facilité³. »

La poésie sera l'ultime marche de sa progression. Traducteur et ami de Federico Garcia Lorca qu'il fait connaître en France, il effectue ses gammes dans

2. BEUCLER A., « Jean Prévoist », *Marianne*, 9 janvier 1935.

3. PRÉVOIST J., *Faire le point*, repris dans *Les Caractères*, Albin Michel, 1948, p. 14-15.

L'Amateur de poèmes, où il démontre ses talents de polyglotte et donne à lire les poèmes de Brecht, Robert Frost, Goethe, Heine, Hölderlin, etc., avant de composer lui-même pendant la guerre.

Dans le Vercors devenu son tombeau, son élan fut brisé net. Mort « tout gonflé encore d'avenir », Prévost, écrivain de métier et combattant de la liberté, renfermait une âme d'aristocrate et la noblesse d'esprit propre à ceux qui se sentent obligés de faire toujours plus. « Cette grande aventure, qui a coupé ma vie en deux, me donne l'impression que je peux tout recommencer, puisque après tout la vie commence à quarante ans », écrit-il à Bost, qui remarque : « Il est mort au milieu de sa course, et il avançait, avançait⁴. » Avec un moteur, la lucidité : « Je crois qu'on ne peut bien écrire qu'en se refusant à tous les procédés, et qu'on peut suppléer à la richesse de l'invention par la patience et la bonne critique de soi-même⁵. »

Jean Prévost le multiple, le fort, le sportif, le courageux, l'ambitieux, l'idéaliste, était davantage qu'un intellectuel : il était fait pour *progresser*. La richesse et la qualité de sa production auraient dû le sacrer maître à penser des générations futures avec ce programme : faire de sa vie une œuvre d'art. « Le prosateur ne se donne qu'un outil, qui est lui-même ; il puise dans son cœur sans cesse fouillé, pétri par lui et repétri. Art d'écrire, art de vivre, art de pensée, se fondent en une seule création⁶. »

La devise « Quo non ascendit ? » aurait convenu à titre d'épithète à cet humaniste. Oui, *jusqu'où ne montera-t-il pas ?* Nous ne saurons jamais... Il n'a pas eu le temps d'atteindre la perfection à laquelle il aspirait. Il promettait beaucoup.

Oui, il promettait beaucoup. On a pu le constater lors des communications du colloque du 6 décembre 2014, au lycée Henri-IV de Paris, dans le lieu même où se sont déroulées ses années de formation. Soixante-dix ans après sa mort, une relecture attentive de son œuvre, inachevée par le fait des circonstances, ouvre de nouvelles perspectives de découverte de Jean Prévost. La variété du corpus de textes, encore largement inexploré, met en évidence la nécessité de nouveaux champs et travaux de recherche. Cette journée ne constitue, nous l'espérons, que le préliminaire de futures investigations et analyses afin que les historiens de la littérature fassent à Prévost toute la place qu'il mérite.

4. BOST P., « Jean Prévost le multiple », *Les Lettres françaises*, 30 septembre 1944. Repris dans BOST P., *Flots d'encre et flots de miel*, Le Raincy, La Thébaïde, 2013, p. 220.

5. PRÉVOST J., « Notes sur Jean Prévost », *Cahiers du mois*, n° 21-22, 1926, p. 136.

6. PRÉVOST J., *La Création chez Stendhal*, Paris, Mercure de France, 1951, p. 404.

Romancier, Prévost n'a pas toujours été apprécié à sa juste valeur par ses pairs de *La Nouvelle Revue française*. Si Prévost a pu considérer le roman avec une certaine ironie, en bon observateur exigeant, il en fait le lieu d'une ambition porteuse de sa vision du monde, et il en estime les possibilités littéraires mais aussi démocratiques. Prévost privilégie des personnages qui doivent compter sur leurs propres efforts pour réussir et qui savent fabriquer leur bonheur à l'intérieur d'une ambition mesurée, comme l'observe Hélène Baty-Delande. Il y a donc chez Prévost ce qu'elle appelle « une poétique romanesque de l'élan », où il règle ses effets et exprime une visée éthique ; un mouvement qui est résolument tourné vers l'avenir et l'espérance, où l'amour apparaît comme un espace privilégié d'accomplissement. Dans cet élan s'inscrivent la vivacité de l'écriture et la dimension humaine des situations.

À cet égard, Prévost est un romancier stendhalien réclamé, et on ne s'étonne pas qu'il ait mis en récit le fait divers qui a inspiré à Stendhal *Le Rouge et le Noir*. Or, comme le montre François Ouellet, *L'Affaire Berthet* a sa propre autonomie fictionnelle, le récit de Prévost réactualisant les préoccupations des personnages de romans antérieurs et évoquant les motifs et situations dans lesquelles se trouvent ces derniers. Chez Prévost, les intrigues canalisent l'action autour de l'idée d'une faute et de celle d'une revanche, qu'alimentent chez les personnages une disposition amoureuse et une intériorité déterminée par les affres du secret, du sacrifice et du pardon.

Auprès de l'aventure littéraire de Prévost, l'écriture journalistique n'est pas en reste. Aussi est-ce tout naturellement qu'il a voulu représenter le personnage de journaliste dans quelques-uns de ses textes de fiction. De ce point de vue, Emmanuel Bluteau examine les personnages des nouvelles « Nous marchons sur la mer » et « Débris » et Dieudonné Crouzon dans le diptyque *La Chasse du matin* et *Le Sel sur la plaie*. La première nouvelle, introspective, présente un journaliste désabusé qui ne ménage pas ses griefs à l'égard de la presse, situation qui, par contraste, suggère les exigences qui sont celles de Prévost comme journaliste. Guère plus joyeuse, la seconde nouvelle, à la manière du reportage, est axée sur l'échec professionnel et les rancœurs d'une vie constituée d'illusions perdues. Au centre des romans, l'ascension de Crouzon offre une véritable étude du milieu journalistique, avec ses tensions et ses rivalités, les rouages du fonctionnement pratique et économique. Mais avec Crouzon, assassiné le 6 février 1934 sur les lieux de son journal, disparaît une certaine idée de la République et de la démocratie.

Dans son itinéraire de journaliste, Prévost a tenu une chronique sur le cinéma dans *Les Nouvelles littéraires* entre avril 1926 et décembre 1927. Karine Abadie y étudie l'apport de la critique proprement cinématographique de Prévost. Analyste

perspicace qui sait nuancer ses commentaires et départager les réussites et les faiblesses, Prévost fait reposer sa démarche sur une volonté d'accompagnement et d'éducation du lecteur intéressé par le cinéma. Il considère le cinéma comme un genre spécifique et revendique l'indépendance du critique. Attaché aussi bien au contenu qu'à l'esthétique spécifique au septième art, il est particulièrement attentif à ce qu'il appelle « l'art de lire le visage humain ». Par la qualité de ses interventions, Prévost peut être reconnu comme un véritable critique de cinéma.

La collaboration substantielle de Prévost à la revue *Europe* s'est échelonnée sur près d'une dizaine d'années, entre 1926 et 1934. Si Prévost a publié sur des sujets variés, Bruno Curatolo s'intéresse à six articles qui sont marqués par l'opposition entre la foi et la raison. Dans ses textes, où plane l'ombre d'Alain, son maître, mais citant aussi Montaigne, Stendhal ou Spinoza, Prévost, résolument athée et réfractaire à toute forme de dogmatisme, débat du pacifisme autour de Romain Rolland, du thomisme et de l'anticatholicisme, où il critique Montherlant, tandis que les romans de Roger Martin du Gard, qu'il admire, lui donnent l'occasion de traiter de la crise moderniste. Il en ressort un Prévost à l'appréciation sûre et un penseur de vaste culture.

Entre juin 1925 et mai 1926, Prévost travaille à la revue *Le Navire d'Argent*. Il écrit des articles (sur « la jeune génération littéraire », Descartes ou Charlie Chaplin), s'affaire à la correspondance avec les auteurs, corrige et fait la mise en page des textes, s'occupe des relations avec l'imprimeur. Exigeant et travailleur, mais aussi frondeur, sa rudesse et sa franchise ne s'en laissent pas imposer par le milieu littéraire, au risque de contrarier Adrienne Monnier qui, soucieuse des bonnes relations avec ses auteurs, cherche à ménager les susceptibilités. Cette année de travail auprès de Monnier, qu'explore Sophie Robert, aura eu la valeur d'une véritable formation pour Prévost.

Parmi les amitiés littéraires de Prévost, on compte celles de Saint-Exupéry et de Ramon Fernandez, des auteurs également publiés chez Gallimard et qui sont décédés, à un ou deux jours près, au moment où Prévost perdait la vie. Mireille Brangé s'attarde aux rapports entre Prévost et Fernandez, très liés dans les années 1920, à l'époque où ils entrent à *La Nouvelle Revue française* et, à titre d'essayistes, partagent leur désir d'établir une critique philosophique et esquissent les contours d'un nouvel humanisme. Leur amitié va néanmoins se refroidir progressivement, puis s'éteindre tout à fait dans les années d'avant-guerre, alors que Prévost cherche les voies d'un renouvellement démocratique et que Fernandez rejoint les rangs du Parti Populaire français (PPF) et fait le voyage des intellectuels français à Weimar en octobre 1941. À cet égard, leur relation est emblématique des divisions intellectuelles de l'époque.

C'est plus précisément une poétique de l'essai que cerne chez Prévost Jean-Luc Martinet. Le mot « essai », comme en témoigne le premier livre de Prévost, *Plaisirs des sports*, en 1925, s'est d'abord rattaché à un exercice corporel disciplinant la pensée. Mais, héritier de Montaigne, Prévost avait déjà trouvé sa manière, où la justesse de l'écriture est aussi affaire de mouvement et de rythme, sans compter tout un travail sur les images. C'est ce que Prévost englobe sous l'idée de « force », qu'il a analysée dans des articles ponctuels, comme celui qu'il consacre à Mauriac dans *La Nouvelle Revue française* en 1930, ou qu'il a théorisée dans ses ouvrages sur Stendhal et sur Baudelaire. L'expression de cette force se retrouve aussi dans ses romans.

Entre novembre 1937 et mai 1938, Prévost voyage aux États-Unis, y fait des conférences et publie des reportages dans le quotidien *Paris-Soir*. En 1939, il en tire un essai intitulé *Usonie, esquisse de la civilisation américaine*. Dans ce livre qui contraste avec *Les États-Désunis* que propose la même année Vladimir Pozner, et prenant le contre-pied des *Scènes de la vie future* de Georges Duhamel dix ans plus tôt, Prévost trouve aux États-Unis des qualités qui lui permettent d'espérer en un monde meilleur. Qu'il s'agisse des sports ou de l'art, de l'anthropologie ou des progrès scientifiques, Prévost entrevoit ici l'horizon de ce qu'Alexis Buffet appelle « l'utopie d'un nouvel humanisme ». Et par le mot « Usonie », qu'il emprunte à l'architecture, Prévost exprime un idéal démocratique à l'échelle de l'homme de demain.

À la veille de la Seconde Guerre mondiale, le Prévost d'*Usonie* est un homme plein d'espérance : « J'ai cherché ici ce qui peut être l'espoir des hommes ; j'écrivais en un temps où nous avons besoin d'espérance⁷. » Qui oserait dire que ce mot n'est pas d'actualité aujourd'hui ? Et qui oserait croire que nous n'aurions pas besoin en ce moment d'un écrivain et penseur de la trempe de Jean Prévost ? Un Jean Prévost multiple certes, mais aussi étonnamment *moderne*.

7. PRÉVOST J., *Usonie, esquisse de la civilisation américaine*, Paris, Gallimard, 1939, p. 266.